



HAL
open science

La sexualité aujourd'hui, et Foucault

Frédéric Gros

► **To cite this version:**

Frédéric Gros. La sexualité aujourd'hui, et Foucault. *Figures de la psychanalyse*, 2018, 35, pp.77-85. 10.3917/fp.035.0077 . hal-03896190

HAL Id: hal-03896190

<https://sciencespo.hal.science/hal-03896190>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La sexualité aujourd'hui, et Foucault¹

• **Frédéric Gros** •

L'horizon général de ces entretiens, et peut-être de ma recherche en général, c'est le lien entre psychanalyse et politique, et c'est lui que je vais essayer de redéployer à partir de Foucault, auteur sur lequel je travaille depuis longtemps à travers essentiellement des travaux d'édition². Je voudrais essayer de montrer comment Foucault tente de faire jouer la catégorie du « sexuel » avec une autre notion capitale dans la pensée politique : celle d'obéissance. On pourrait faire tenir l'enjeu de cet article en une seule interrogation : jusqu'à quel point la sexualité ne serait-elle pas – ou pas devenue – ce par quoi on nous fait obéir ? Problème donc du rapport entre sexualité et obéissance.

On peut commencer par des considérations générales. La première, assez frappante, serait que Foucault fait partie – avec d'autres philosophes contemporains – de ces auteurs qui ne posent pas des questions d'essence – comme « Qu'est-ce que le droit ? », « Qu'est-ce que la médecine ? », « Qu'est-ce que la sexualité ? ». On sait que la philosophie longtemps s'est reconnue dans ce style de question. Platonisme fondamental de la philosophie. Or, si on considère par exemple le premier tome de *La volonté de savoir* (Gallimard, 1975), Foucault, plutôt que de s'y demander « Qu'est-ce que la sexualité ? », se propose comme projet la description des processus de sexualisation dans l'Occident moderne, telle qu'ils prennent sens aussi à travers l'émergence d'une « biopolitique » générale. Dans le cadre de cette histoire (qu'il n'a pas menée jusqu'à son terme), Foucault avait imaginé quelques scansionnements de ce processus de sexualisation : l'étude par Charcot des hystériques (sexualisation du corps féminin) ; l'étude de la « croisade des enfants », à

Frédéric Gros, philosophe, professeur de pensée politique à Sciences Po Paris.

1. Texte réécrit d'une intervention faite aux Journées d'Espace analytique, *Penser le sexuel avec la psychanalyse*, le 11 mars 2017.

2. Édition de ses *Œuvres* pour la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, 2015), édition de ses quatre derniers cours au Collège de France (*Subjectivité et vérité, L'herméneutique du sujet, Le gouvernement de soi et des autres, Le courage de la vérité*).

savoir ces campagnes médicales développées à la fin du XVIII^e siècle obsédées par le contrôle de la masturbation (sexualisation des enfants) – c’est dans cette perspective d’ailleurs que la psychanalyse est donnée à penser comme le marqueur historique de cette sexualisation des enfants (on retrouve des indications de ces recherches dans son cours donné au Collège de France en 1975 sur *Les Anormaux* [Gallimard-Seuil, 1999]). De la même manière, Foucault ne se demande pas ce qu’est la médecine, mais il tente de décrire le processus de médicalisation (*idem* : pour « le droit » et le développement de la juridification ; le sujet et les processus de subjectivation, etc.). Il existe donc ce moment où la philosophie ne se pose plus la question des essences – lesquelles seraient suspendues dans une transcendance et qu’il faudrait découvrir par un effort de la pensée afin de déterminer la norme idéale à laquelle se référer –, mais où sa question devient : « Par quel processus sommes-nous traversés ? », « Quels sont les processus historiques sédimentés dans nos identités ? » Et cela constitue comme une provocation à nos libertés.

Second élément : le problème de l’obéissance est sans doute capital dans la pensée de Foucault, en tout cas il constitue une grille de lecture tout à fait décisive. Même si Foucault apparaît très souvent comme le penseur par excellence des *techniques de domination* (dispositifs disciplinaires, panoptique, systèmes par lesquels on nous enferme, on nous surveille), la vraie question demeure quand même : quel est le rapport à soi que le sujet va construire pour pouvoir s’épingler sur ces systèmes, les rendre efficaces et opératoires ? Par-delà la matérialité technique des dispositifs de contrôle se pose le problème de ce que Foucault appelle, dans *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975) « la docilité ». Qu’est-ce qui fait qu’on accepte de se brancher sur des systèmes de pouvoir ? Problème donc de l’obéissance. On pourrait même dire que Foucault écrit son premier grand livre, *Histoire de la folie* (Plon, 1961, puis Gallimard, 1972) pour poser la question : jusqu’à quel point l’individu désigné comme fou n’est pas celui qui *obéit* à la folie des autres ? Quant au dernier ouvrage paru, *Le souci de soi* (Gallimard, 1984) – lequel témoigne d’une réécriture de l’histoire de la sexualité sous la lumière des Anciens, Grecs et Latins –, il se place sous l’horizon de la question éthico-politique essentielle : comment trouver un modèle de subjectivation dans lequel il s’agirait de se commander à soi-même, donc aussi de s’obéir à soi-même à travers ce commandement intérieur ? C’est du reste à partir de cette modalité de subjectivation (commandement à soi) que les Grecs réfléchissent le problème de « l’usage des plaisirs », des techniques propres à instaurer un rapport de maîtrise à ses propres plaisirs.

Cette importance centrale de l'obéissance permet de comprendre en quoi Foucault est sans doute un de ces auteurs qui ont pu développer une éthique du politique. Par « éthique du politique », il faut entendre quelque chose de différent de ce qu'on appelle plus classiquement « le problème du rapport entre « morale et politique ». Soit ce qui nous est donné comme héritage politique depuis l'ouverture de la modernité : Machiavel et La Boétie. Machiavel pose le problème, dans les derniers chapitres du *Prince*, du rapport entre morale et politique : jusqu'à quel point l'action politique peut-elle respecter des valeurs proprement morales, jusqu'à quel point les impératifs d'efficacité politique sont-ils toujours compatibles avec ceux de loyauté, sincérité, etc. ? Et parallèlement, à l'origine de notre modernité, il y a cette seconde ligne dessinée par La Boétie dans son *Traité de la servitude volontaire*, déployant le volume de l'éthique du politique. C'est-à-dire : pourquoi (et comment) obéit-on ? C'est aller déterminer cette fois le problème du politique au niveau de l'expérience d'un sujet, du point depuis lequel il s'autorise lui-même à obéir à ceci, à ne pas désobéir à cela, etc.

Ce que Foucault tente d'élaborer – en tout cas à partir des années 1980 – c'est bien une stylistique de l'obéissance : essayer de repérer quels sont les grands styles depuis lesquels on obéit ou on désobéit. Et finalement, ce qui fait l'intérêt pour nous de ces recherches, c'est qu'il pose le problème de l'obéissance à travers et depuis le problème de la sexualité. Foucault, relisant les Grecs au début des années 1980, avance les arguments suivants : au fond, les restrictions sexuelles (l'obligation pour l'homme marié de ne pas être infidèle, la difficulté que peuvent représenter pour une culture les relations homosexuelles, la louange des sexualités austères, etc.), tout ceci n'est pas une invention chrétienne ou judéo-chrétienne. C'est la provocation que Foucault entend faire résonner dans *L'usage des plaisirs* et *Le Souci de soi* (Gallimard, 1984) : cesser d'imaginer qu'il y aurait eu un âge d'or de la sexualité chez les Anciens, une sexualité à fleur de peau et sans tabou, à quoi aurait succédé le christianisme avec son cortège d'interdits, de restrictions, etc. Non, ce qui se transforme de l'Antiquité au christianisme, c'est l'expérience depuis, dans, à travers laquelle un sujet obéit à des codes sexuels relativement constants.

On peut revenir un instant sur ce concept d'obéissance. C'est un concept précieux en tant qu'il permet de nouer de manière solide ce triple problème de la vérité, du pouvoir et du sujet. On a l'habitude en effet de présenter l'œuvre de Foucault (cf. par exemple G. Deleuze, dans son *Foucault*, [Minuit, 1986]) selon ce triptyque : étude des discours (*Les mots et les choses*), du pouvoir (*Surveiller et*

punir), du sujet (*Le souci de soi*). Or on voit que le concept d'obéissance se situe au point exact d'articulation de ces trois dimensions.

Mais il se pose aussi pour Foucault en relation étroite avec la sexualité et la vérité, ce qui peut étonner. Quand on parle classiquement de la vérité, en effet, et des processus par lesquels on juge un énoncé vrai, on ne parle pas d'obéissance. Or ce que va tenter de faire Foucault, c'est d'essayer de montrer comment les « discours de vérité » (c'est-à-dire socialement construits comme « vrais ») représentent un moyen de nous faire obéir. Au fond, sa critique des sciences humaines consiste à dire qu'elles sont un discours de vérité « normalisateur », c'est-à-dire qui, en dressant le portrait de « l'homme normal », produit de l'obéissance chez les individus. En ce sens, en tant que « discours vrai » – doctrine, théorie, ensemble articulés d'énoncés –, la psychanalyse pour Foucault peut participer à cette entreprise de normalisation des individus. Mais, d'un autre côté, en tant que cette fois que pratique, que « dire vrai » (ce qui n'est pas la même chose que le « discours vrai », car engageant un autre sens de la vérité, non pas comme cohérence doctrinale mais comme intempestivité), Foucault peut reconnaître à la parole de l'analyste au contraire une tout autre dimension : la rupture du consensus des lâches, le refus des évidences confortables.

À partir de ces considérations sans doute trop générales, il s'agirait de comprendre quel style d'« obéissance au sexuel » Foucault va tenter d'articuler. De quelle manière est-ce qu'on obéit au sexe, de quelle manière la sexualité est ce qui nous ferait obéir ?

Il faudrait commencer par se poser la question de ce qu'on entend par obéissance³. Si on reprend l'histoire déjà longue de la pensée politique occidentale, on trouve trois ou quatre grands styles d'obéissance assez bien déterminés. Le premier modèle est celui de la soumission, évoqué par exemple dans le livre I des *Politiques* d'Aristote consacré à la figure de l'esclave. L'esclave obéit parce qu'il est forcé par une contrainte extérieure, il obéit parce qu'il lui est impossible de désobéir. Le soumis obéit parce qu'il est prisonnier d'un rapport de force et le coût de la désobéissance est pour lui trop élevé.

Il existe un deuxième modèle – Aristote d'ailleurs l'évoque lui-même quand il demande toujours dans le livre I des *Politiques* : mais après tout, est-ce qu'il n'y aurait pas des esclaves « par nature » ?, et il sera repris par saint Augustin et tout au long du Moyen Âge – à savoir la subordination. Après tout, on peut aussi

3. Je reprends ici des distinctions présentes dans mon ouvrage *Désobéir* (Albin Michel, 2017).

obéir sans être contraint, mais parce qu'on reconnaît la légitimité de l'instance qui donne des ordres, qu'on considère qu'en définitive celui qui donne ces ordres et nous commande le fait non pour son propre bien mais pour notre bien à nous. Et si on lui obéit, c'est parce que précisément on reconnaît son autorité, parce qu'il a plus de savoir, davantage d'expérience, de talents, de compétences ou même de sollicitude. C'est le modèle de ce que Kant appelle « la minorité » dans son texte sur les Lumières⁴, le modèle de l'enfant : une obéissance de gratitude, qui n'est donc pas le produit de la violence mais de la reconnaissance déférente.

On peut déterminer un troisième style d'obéissance qu'on appelle le conformisme. Dans le conformisme, il ne s'agit pas d'obéir à une instance supérieure qui nous surplomberait : c'est plutôt un alignement horizontal sur le comportement des « autres » – ces « autres » qui sont à la fois tout le monde et personne en particulier. Règne du « on » anonyme. Pourquoi fais-tu cela ? Parce qu'« on » le fait, tout le monde fait comme ça, ce « tout le monde » qui est chacun en tant qu'il n'est pas lui-même... Je crois que Foucault, en stigmatisant la « normalisation des existences » (à partir des analyses développées dans *Surveiller et punir*), a insisté sur le danger de ce style d'obéissance. Il s'agit cette fois de se demander si le sujet politique obéirait, non pas comme un esclave, non pas comme un enfant, mais comme un automate.

Un quatrième modèle d'obéissance prend la forme du « consentement », concept sans doute fondamental pour penser les rapports de friction entre psychanalyse, médecine et justice. Ce style d'obéissance est tout à fait particulier, intéressant et important. Je le prendrai ici essentiellement sous sa forme politique. Qu'est-ce que le consentement ? C'est l'hypothèse par quoi se trouve fondée la modernité politique (concepts du pacte social, du contrat républicain, etc.). Le consentement, c'est la supposition d'un point d'acceptation libre et unanime de la contrainte politique par les sujets. Et ce consentement produit sans doute, dans la pensée politique, une espèce de verrouillage fondamental, puisque quand le sujet politique a des velléités de révolte, il s'agit de lui rappeler : « Mais enfin, c'est un peu tard, tu as toujours déjà consenti. Tu n'es pas d'accord aujourd'hui, mais tu as consenti, tu as voté, et la société t'a éduqué, nourri, protégé... » Soit Hobbes, soit Rousseau, ce sont des penseurs évidemment tout à fait différents mais, au point de départ, il y a quand même cette constitution du sujet politique comme : celui qui a toujours déjà consenti à obéir aux lois de la cité.

4. E. Kant, « *Qu'est-ce que les Lumières ?* », paru dans la *Berlinische Monatsschrift* au mois de décembre 1784.

Après ce rappel de quatre grandes formes d'obéissance, il s'agirait de revenir aux thèses de Foucault sur la sexualité, et de comprendre comment il tente d'y articuler des propositions originales. On se concentrera surtout sur *La volonté de savoir*, premier tome paru en 1976 d'une *Histoire de la sexualité*, qui sera reconfigurée par la suite, dans les années 1980. Un an auparavant, Foucault avait donc publié *Surveiller et punir* qui étudiait le dispositif disciplinaire et tentait de résoudre l'énigme de la prison à partir de l'examen historique d'une modalité de pouvoir moderne et irréductible : la norme. En 1976, Foucault fait paraître un premier opus d'une série d'études historiques sur la sexualité moderne, qui ne verra jamais le jour, puisqu'elle sera remplacée par l'examen de la problématisation des *aphrodisia* chez les auteurs antiques et de la chair dans la doctrine des premiers Pères chrétiens. Demeure en tous les cas cet opus initial (*La volonté de savoir*) qui est l'ouvrage sans doute où la psychanalyse comme telle est le plus frontalement prise à partie, à la fois reconnue dans sa grandeur et dénoncée dans ses prétentions de libération.

Il s'agirait simplement ici de trouver ce que Foucault va introduire comme modèle d'obéissance plutôt neuf, plutôt inédit dans *La volonté de savoir*, à partir d'une distinction assez énigmatique qui apparaît à la fin du texte. Ce concept inédit d'obéissance, Foucault l'articule à partir de la distinction entre « la sexualité » et « le sexe » – je parlerai plutôt ici de différence entre la « sexualité » et le « sexuel », pour laisser au terme de « sexe » une signification simplement anatomique.

Dernier léger bond en arrière : dans *Surveiller et punir*, Foucault décrit la discipline comme l'instance de production, d'élaboration d'un corps performant, dont on extrait l'utilité maximale, une discipline qui s'apprend à l'école, dans les usines, à l'armée. Et quand il s'agissait de donner quelques éléments d'explication pour comprendre les raisons de cette extension des techniques disciplinaires, Foucault se situe dans le prolongement de Marx. Marx, dans le *Capital*, démontre comment on transforme une force de travail en force de production. Mais Foucault, dans *Surveiller et punir*, montre comment, en amont, on transforme une force de vie (le corps vivant du travailleur, avec son rythme, ses énergies, ses élans propres) en un corps discipliné qui peut se brancher sur les machines avec leurs cadences régulières et uniformes.

Dans *La volonté de savoir*, Foucault évoque cette fois le dispositif qui nous produit un corps sexuel. Il décrit un dispositif de sexualisation indéfinie, mais à partir d'une provocation conceptuelle. En effet, il était courant dans les années 1970 de réfléchir sa propre actualité comme celle d'une « libération », d'une

« émancipation » sexuelle qui interviendrait après des siècles de répression et de censure, entretenues par les puissances conjuguées de la religion obsédée par le péché de chair et les forces capitalistes obsédées par la productivité. Or, précisément, Foucault ici va nous dire : la sexualité, non seulement n'a pas été interdite depuis des siècles, mais le propre de l'Occident, c'est précisément de l'avoir sollicitée, de l'avoir placée au centre de ses préoccupations, d'en avoir démultiplié les formes. Ce qu'il s'agit d'écrire, ce n'est pas l'histoire de la répression de la sexualité, mais celle de sa production. Et la psychanalyse apparaît moins alors dans cette histoire comme rupture que comme inflexion. Au fond, on pourrait dire que la provocation de Foucault tient dans ce retournement : alors que le problème des années 1970 était : « Comment libérer notre sexualité ? », il pose la question : « Comment se libérer de la sexualité ? »

Dans *Surveiller et punir*, il était question de la docilité des corps, de l'intériorisation ou de l'incorporation des normes de comportement au moyen de la surveillance et de la sanction. Dans *La volonté de savoir*, Foucault met en lumière autre chose : la question des points de jouissance dans l'obéissance. Ne pourrait-on pas dire qu'il entre dans notre obéissance une certaine part de jouissance ? Le dispositif de sexualité n'invente-t-il pas précisément de nouvelles formes de plaisir qui empruntent les voies de l'obéissance ? On pourrait articuler, en prenant appui sur *La volonté de savoir*, la thèse suivante. Il y aurait d'abord le sexe comme configuration anatomique, génitalité biologique. Il y aurait la sexualité comme à la fois domaine de savoir prenant le sexe comme référent et comme un certain usage culturellement codé, socialement construit, des fonctions biologiques de reproduction. La sexualité, en ce sens, c'est un dispositif, à savoir une articulation un peu systématique de « modes de gouvernementalité », de « modalités de subjectivation » et de « discours de savoir ». Dans un dispositif, on trouve : des discours (savoirs du médecin, de l'éducateur, etc.) ; des élaborations subjectives (questionnement de son désir, auto-imposition de limites, etc.) ; des procédures de pouvoir (techniques de surveillance, dispositions législatives, etc.). La sexualité, c'est un dispositif tout à la fois de questionnement des individus (rituels de confession, etc.), de régulation des populations (contrôle des naissances, etc.), d'organisation des espaces (place de la chambre à coucher, disposition des lits, etc.).

Mais ce dispositif ne tient que si les sujets l'habitent, l'animent, le font exister, le nourrissent par leur énergie, leur désir. Et c'est là que se situe l'obéissance par le « sexuel » (que Foucault appelle, lui, plutôt « le sexe »). Le sexuel, le « désir de sexe » est ce qui nous fait obéir au dispositif de sexualité. Qu'est donc ce sexuel comme « désir de sexe » ? Ce n'est pas *le désir sexuel* en tant que tel. Pour l'illustrer,

on peut risquer ici une comparaison, que Foucault, dans son texte, autorise. Soit ce qu'on pourrait appeler un dispositif de religion. Dans un dispositif de religion, on trouve des discours (les textes sacrés, les doctrines des Pères, les manuels de conduite, etc.). Dans un dispositif de religion, on va trouver aussi des structures de pouvoir (institutions ecclésiastiques, hiérarchies, etc.) et des pratiques permettant au sujet de se constituer comme croyant (prières, confessions, retours sur soi, etc.). Or ce qui fait tenir ce dispositif religieux, c'est ce qu'on va appeler « l'âme ». Faire partie d'un dispositif de religion suppose qu'on relance pour soi sans cesse la question de l'âme : son intégrité, sa pureté, son destin, etc. On pourrait dire que les psychanalyses du sexe ont succédé aux métaphysiques de l'âme. Le sexuel constitue le point de polarisation où sont supposées se jouer et se tenir notre unité, notre histoire, notre identité, et par notre engagement dans la question du sexuel, nous obéissons au dispositif de sexualité. Désirer avoir un vrai sexe, poser et relancer continûment la question de la vérité du sexe, c'est nourrir le dispositif de sexualité :

« En créant cet élément imaginaire qu'est "le sexe", le dispositif de sexualité a suscité un de ses principes internes de fonctionnement les plus essentiels : le désir du sexe – désir de l'avoir, désir d'y accéder, de le découvrir, de le libérer, de l'articuler en discours, de le formuler en vérité. Il a constitué "le sexe" lui-même comme désirable. Et c'est cette désirabilité du sexe qui fixe chacun de nous à l'injonction de le connaître, d'en mettre au jour la loi et le pouvoir ; c'est cette désirabilité qui nous fait croire que nous affirmons contre tout pouvoir les droits de notre sexe, alors qu'elle nous attache en fait au dispositif de sexualité qui a fait monter du fond de nous-même comme un mirage où nous croyons nous reconnaître, le noir éclat du sexe⁵. »

Désirer un vrai sexe, demander la liberté sexuelle depuis une interrogation sur la vérité de son désir, c'est demander au sexe ce qu'on demandait autrefois à l'âme. Le sexuel, c'est le point de rassemblement imaginaire de nos existences. Cet élément d'unité imaginaire depuis lequel nous interrogeons le verrouillage de notre identité, l'unicité de notre histoire, la complétude de notre corps fait tenir le dispositif de sexualité :

« C'est par le sexe en effet, point imaginaire fixé par le dispositif de sexualité, que chacun doit passer pour avoir accès à sa propre intelligibilité (puisque'il est à la fois l'élément caché et le principe producteur de sens), à la totalité de son corps (puisque'il en est une partie réelle et menacée et qu'il en constitue symboliquement le tout), à son identité (puisque'il joint à la force d'une pulsion la singularité d'une histoire)⁶. »

5. M. Foucault, *La volonté de savoir*, op. cit., p. 207.

6. *Ibid.*, p. 204.

Pour finir, j'articulerai seulement deux choses. Je rappellerai d'abord que, pour Foucault, poser la question de la sexualité et y voir la clé de notre libération, c'est reconduire des formes de notre obéissance : « Ne pas croire qu'en disant oui au sexe, on dit non au pouvoir⁷. » Et précisément ce que Foucault découvre en relisant les Anciens, c'est une *autre* manière de construire la sexualité : à partir d'une interrogation sur le bon usage des plaisirs, plutôt que sur la vérité de son désir. La relecture des Anciens fait voir que le dispositif de sexualité n'est qu'une construction historique. Déjà en 1976, il écrivait : « Contre le dispositif de sexualité, le point d'appui de la contre-attaque ne doit pas être le sexe-désir, mais les corps et les plaisirs⁸. » La deuxième chose prend la forme d'une question, sans réponse : jusqu'à quel point la psychanalyse fait-elle fonctionner ce « désir de sexe », est-ce qu'elle déborde le dispositif de sexualité ou bien le met-elle à l'épreuve ? La psychanalyse nous fait-elle obéir ou désobéir ?

RÉSUMÉ

Ce texte dessine la question que Foucault déploie entre psychanalyse et politique, qui porte notamment sur la notion d'obéissance : jusqu'où la sexualité serait-elle ou non devenue ce par quoi on nous fait obéir ? La provocation de Foucault tiendrait dans ce retournement : Après les années 1970 qui s'énoncent « Comment libérer notre sexualité ? », il pose la question : « Comment se libérer de la sexualité ? » La psychanalyse déborde-t-elle le dispositif de sexualité, ou le met-elle à l'épreuve ? Nous fait-elle obéir ou désobéir ?

MOTS-CLÉS

Sexualité, obéissance, dispositif de sexualité.

SUMMARY

The sexuality today, and Foucault

This text draws the question that Foucault deploys between psychoanalysis and politics, which deals in particular with the notion of obedience : how far has sexuality become or not what we are made to obey ? The provocation of Foucault would hold in this turnaround : After the 1970s which are stated : «How to release our sexuality ?» He asks the question : «How to free oneself from sexuality ?» Does psychoanalysis go beyond the device of sexuality, or does it put it to the test ? Does she make us obey or disobey ?

KEY-WORDS

Sexuality, obedience, device of sexuality.

7. *Ibid.*, p. 207-208.

8. *Ibid.*, p. 208.